

LE COMMUNARD EUGÈNE POTTIER...

Comme la Révolution des sans-culottes en 93-94, comme toutes les puissantes lames de fond sociales, la Commune a inspiré une magnifique pléiade de poètes et de chansonniers. Ils glorifièrent l'insurrection du 18 mars, clouèrent au pilori les bouchers versaillais, magnifièrent l'œuvre sociale considérable réalisée en trois mois à la lueur des incendies et au tonnerre des combats par ceux qui, suivant un mot célèbre «escaladèrent le ciel».

Parmi eux émerge le nom d'Eugène Pottier, le chansonnier révolutionnaire par excellence, l'auteur immortel de cette immortelle *Internationale*, qu'on ne parviendra jamais à remiser au «magasin des accessoires» malgré tous les efforts pour lui substituer un hymne qui ne peut convenir qu'aux «culottes de peau».

Le père de Pottier était emballeur dans la quartier de la Bourse. A 13 ans, Eugène Pottier ceignit un tablier de toile verte et, du matin au soir, sans désemparer, dut raboter, scier et clourer des planches. Tâche ingrate qu'il l'accomplit à contre-cœur:

«A l'établi d'un emballeur,
Lourd, endormi, rêveur et gauche,
Comme un bois brut et sans valeur,
Il restait à l'état d'ébauche.

*Parfois, il mâchait un copeau.
Dans une paresse inquiète:
Voilà Popo, le vieux Popo.
Voilà Popo, le vieux poète!»*

La «paresse inquiète», le «rêve» accompagnant les coups de varlope portèrent invinciblement le jeune apprenti à faire ses délices des couplets de Béranger. Aussi:

«Quand vint l'heure de la chanson,
Il parut dans sa frénésie.
Plus épineux qu'un hérisson.
Et tout brutal de poésie.

*Les vers partaient de sa peau
Comme les éclats de sa tête
Voilà Popo, le vieux Popo,
Voilà Popo, le vieux poète!»*

Aux chansons grivoises et bacchiques succédèrent bientôt des chansons populaires. A 14 ans, quand éclata la Révolution de 1830, Pottier reçut, de son propre aveu, le «coup de tam-tam». Sans abandonner tout à fait les refrains chantant l'Amour, la Nature ou la Famille, il voua avant tout sa «jeune muse» au socialisme et à la Révolution pour finir par en être le Tyrtée. D'abord et longtemps fouriériste, il devint sous le Second Empire militant actif de la Coopération, du mouvement syndical, de la 1^{ère} Internationale. Membre du Comité Central, il fut élu à la Commune par le II^{ème}, son arrondissement d'origine, et se distingua avec Gustave Courbet à la Fédération des Artistes. Après ce rôle constructif, c'est la Semaine sanglante et:

«L'insurgé
Se dresse, son fusil chargé».

Il échappe aux soudards, sa réfugie à Londres puis aux États-Unis où il joue un grand rôle militant que ni Maurice Hilquitt, ni Charles Schriner, les excellents spécialistes américains de la période 1871-1880 n'ont mis en lumière. De retour en France, à l'Amnistie, pauvre et vieilli, mais toujours jeune et riche d'idées, Popo, la plume en main et le gosier prompt à clamer la révolte, sert la classe ouvrière à propos des votes, des bombes, des grèves et des congrès, sans se soucier des couleurs de l'arc-en-ciel révolutionnaire. Il met sa chanson au service du Syndicalisme, du Communisme, de l'Anarchisme. Qu'importe! Qu'importe l'éclectisme, pourvu que «la bluette» pénètre dans la chaumière du laboureur indigent, dans la mansarde du meurt-de-faim, dans l'usine où l'on use et exploite l'ouvrier, dans l'armée dont l'écrou serra le carcan du forçat en uniforme, dans l'église où se débitent tant de sottises au nom du Tout puissant zéro!

IL meurt à Lariboisière le 6 novembre 1887 et son corps ont transporté de l'autre côté du boulevard de la Chapelle, dans son pauvre logement de la rue de Chartres, tout près de la tristement célèbre rue de la Char-

bonnière. Je suis monté naguère dans la maison du vieux Popo, qui existe encore, l'escalier noir, dégradé et poisseux, est toujours une honte. Tout y est resté sordide. En quel pauvre abîme de misère était tombé cet homme qui fut un moment dans l'aisance!

Mais ses inspirations coulaient de source. Il n'avait qu'à regarder, qu'à écouter, qu'à faire quelques pas, qu'à réfléchir pour pourfendre M. Vautour, tonner contre toutes les Prostitutions et comme il se doit salir une sale société qui lance périodiquement les masses dans l'hécatombe.

Le prolétariat fit à son chantre des funérailles grandioses, dignes de la Commune. Et le cortège, avec Louise Michel, avec Édouard Vaillant et tant d'autres valeureux fédérés qu'accompagnaient en masse des bannières rouges et noires, passa devant le «Mur» que Pottier avait si souvent pris à témoin pour souligner devant les travailleurs toujours trop débonnaires, jusqu'où peut aller la sauvagerie bourgeoise. Une fois de plus, il apparut qu'en dépit des massacres versaillais, la Commune était abattue mais non vaincue, et Pottier triomphait dans son cercueil:

«*On l'a tuée à coups d'chassepot,
A coups de mitailleuse,
Et roulée avec son drapeau,
Dans la terre argileuse.*

*Et la tourbe des bourreaux gras
Se croyait la plus forte.
Tout ça n'empêche pas Nicolas,
Qu'la Commune n'est pas morte».*

Non! la Commune n'est pas morte! Et si, comme Pottier s'écriait dans une autre de ses chansons admirables, «*les morts ont besoin des vivants*», à l'inverse aussi «*les vivants ont besoin des morts*». C'est en suivant les mâles exemples des héros de la Commune que les combattants de la Sociale, quelle que soit leur étiquette, réaliseront le «*Grand Œuvre*» annoncé par nos précurseurs, feront un jour cette «*Grande Lessive*» dont parlait Pottier.

Maurice DOMMANGET.
